

ANTIGONE

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE

TRADUITE EN FRANÇAIS

Et représentée en grec par les Élèves du petit Séminaire d'Orléans
(La Chapelle Saint-Mesmin)

Le 25 Juillet 1869

A L'OCCASION

DE LA TROISIÈME RÉUNION GÉNÉRALE DES ANCIENS ÉLÈVES

Οἷα πρὸς οἷων ἀνδρῶν πασχω, τὴν εὐσεβίαν σεβίσασα.
(*Antig.*, vers 937.)



ORLÉANS

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

—
1869

ANTIGONE

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE

TRADUITE EN FRANÇAIS

Et représentée en grec par les Élèves du petit Séminaire d'Orléans
(La Chapelle Saint-Mesmin)

Le 25 Juillet 1869

A L'OCCASION

DE LA TROISIÈME RÉUNION GÉNÉRALE DES ANCIENS ÉLÈVES

Οἷα πρὸς οἷων ἀνδρῶν πασχω, τήν εὐσεβίαν σεβίσσασα.

(Antig., vers 937.)

ORLÉANS

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

1869

AUX ANCIENS ÉLÈVES DU PETIT SÉMINAIRE DE LA CHAPELLE

C'est à vous, chers amis, que nous offrons ce modeste travail de traduction. Puisse-t-il n'être point trop indigne de ceux que vous avez publiés vous-mêmes à différentes époques : le « Philoctète » et « l'Œdipe à Colone, » de Sophocle, « les Perses » et le « Prométhée, d'Eschyle.

Si nous avons été téméraires, concluons, hélas ! que la génération présente ne vaut pas celles qui l'ont précédée. Si, au contraire, nous avons réussi, Dieu soit loué ! nous n'aurons pas interrompu la chaîne des bonnes traditions, et nous transmettrons intact à nos plus jeunes frères l'honneur de notre drapeau littéraire.

Daignez donc accepter la dédicace de notre « Antigone, » et nous permettre de la placer sous votre amical patronage.

La Chapelle Saint-Mesmin.

LES RHÉTORICIENS DE 1868-69.

PRÉFACE

Nous emprunterons au *Voyage du jeune Anacharsis*, par Barthélémy, et aux *Études sur les Tragiques grecs*, par M. Patin, ce qu'ils ont dit l'un et l'autre de plus saillant sur cette tragédie d'*Antigone*.

M. Patin, qui à bien voulu honorer de sa présence les différentes représentations de tragédies grecques données depuis quinze ans au petit Séminaire de La Chapelle, nous permettra de puiser celle fois largement dans son trésor. Nul ne saurait assurément ni mieux penser, ni mieux dire.

Voici d'abord ce que raconte le jeune Anacharsis :

« Je viens de voir une tragédie ; et dans le désordre de mes idées, je jette rapidement sur le papier les impressions que j'en ai reçues.

Le théâtre s'est ouvert à la pointe du jour. Un héraut, après avoir imposé silence, s'est écrié : Qu'on fasse avancer le chœur de Sophocle ! C'était l'annonce de la pièce. Le théâtre représentait le vestibule du palais de Créon, roi de Thèbes. Antigone et Ismène, filles d'Œdipe, ont ouvert la scène. Un moment après, un chœur de vieillards thébains est entré. Il a célébré, dans des chants mélodieux, la victoire que les Thébains venaient de remporter sur Polynice, frère d'Antigone.

L'action s'est insensiblement développée. Tout ce que je voyais, tout ce que j'entendais m'était si nouveau, qu'à chaque instant mon intérêt croissait avec ma surprise. Entraîné par les prestiges qui m'entouraient, je me suis trouvé au milieu de Thèbes. J'ai vu Antigone rendre les devoirs funèbres à Polynice, malgré la sévère défense de Créon. J'ai vu le tyran, sourd aux prières, du vertueux Hémon son fils, qu'elle était sur le point d'épouser, la faire traîner avec violence dans une grotte obscure qui paraissait au fond du théâtre, et qui devait lui servir de tombeau. Bientôt, effrayé des menaces du ciel, il s'est-avancé vers la caverne, d'où sortaient des hurlements, épouvantables : c'étaient ceux de son fils. Il serrait entre ses bras la malheureuse, Antigone, dont un nœud fatal avait terminé les jours. La présence de Créon irrite sa fureur ; il tire l'épée contre son père ; il s'en perce lui-même, et va tomber aux pieds d'Antigone, qu'il tient embrassée jusqu'à ce qu'il expire.

Ils se passaient presque tous à ma vue, ces événements cruels ; ou plutôt un heureux éloignement en adoucissait l'horreur. Quel est donc cet art qui me fait éprouver à la fois tant de douleur et de plaisir, qui m'attache si vivement, à des malheurs dont je ne pourrais pas soutenir L'aspect ? Quel merveilleux assortiment d'illusions et de réalités !

Trente mille spectateurs fondant en larmes redoublaient mes émotions et mon ivresse. Combien la princesse est-elle devenue intéressante, lorsque de barbares satellites, l'entraînant vers la caverne, son cœur fier et indomptable, cédant à la voix impérieuse de la nature, a montré un instant de faiblesse, et fait entendre ces accents douloureux :

Je vais donc toute en vie descendre lentement dans le séjour des morts ! Je ne reverrai donc plus la lumière des deux ! O tombeau, ô lit funèbre, demeure éternelle ! Il ne me reste qu'un espoir : vous me servirez de passage pour me rejoindre à cette famille désastreuse dont je péris la dernière et la plus misérable. Je reverrai les auteurs de mes jours ; ils me reverront avec plaisir. Et toi, Polynice, ô mon frère ! tu sauras que pour te rendre des devoirs prescrits par la nature et par la religion, j'ai sacrifié ma jeunesse, ma vie, mon hymen, tout ce que j'avais de plus cher au monde. Hélas ! on m'abandonne en ce moment funeste. Les Thébains insultent à mes malheurs. Je n'ai pas un ami dont je puisse obtenir une larme. J'entends la mort qui m'appelle, et les dieux se taisent. Où sont mes forfaits ? Si ma piété fut un crime, je dois l'expier par mon trépas. Si mes ennemis sont coupables, je ne leur souhaite pas de plus affreux supplice que le mien.

»

(Voyage d'Anacharsis, ch. XI.)

A son tour, M. Patin, étudiant le personnage d'Antigone, écrit ces belles paroles :

« On ne saurait trop admirer la conduite de ce rôle, qui contrarie singulièrement nos habitudes dramatiques. C'est une gradation toute contraire à celles, que présentent ordinairement sur notre scène les rôles, de ce genre. Chez un poète moderne, Antigone se fût progressivement élevée jusqu'au mépris de la mort, et ses dernières paroles eussent offert une expression fastueuse de courage. Il en est autrement chez Sophocle, et, je crois, dans la nature. Son Antigone commence par l'enthousiasme, comme il arrive quand l'âme est subitement saisie d'une généreuse pensée ; elle

passé de là à la considération plus calme de la sainteté de son acte et des inévitables suites qu'il entraîne ; puis, quand elle, n'est plus soutenue par l'idée d'un devoir à remplir, d'un danger à braver, quand le sacrifice est consommé, elle en vient à jeter un triste, regard sur tout ce qu'il lui coûte ; elle :pleure sa jeunesse si tôt mois-sonnée, cette, belle lumière qu'elle ne reverra plus, les douceurs, de l'hymen et de la maternité qu'elle, ne doit, point connaître, toutes les innocentes joies de la vie, qui, lui échappent ; les mouvements d'une involontaire faiblesse amollissent un instant sa fierté, qui jusque-là ne s'était point démentie ; arrivée au terme fatal, elle semble sortir d'un rêve douloureux et pénible ; elle tombe dans l'abattement, dans le désespoir, dans une sorte d'égarement et de délire.

Une douleur nouvelle l'attend, la plus grande, qu'elle, ait encore ressentie : c'est de réclamer la pitié, sans l'obtenir. Une froide compassion, qui la repousse et la blesse, voilà ce qu'elle obtient de ces indifférents qui la regardent marcher à la mort.

Cependant, elle remonte par degrés à la hauteur d'où elle est descendue ; lorsque le tyran vient hâter ses satellites trop lents, ta présence de son oppresseur la rappelle à elle-même. Alors elle expose de nouveau devant les Thébains la justice de sa cause et l'iniquité de sa sentence ; elle s'approuve elle-même hautement, quoique condamnée par les hommes et délaissée par les dieux.

L'idée de cet abandon est exprimée par un trait bien pathétique. Je ne, connais rien de plus touchant que le regard, découragé qu'elle élève vers le ciel, y cherchant vainement un appui, et se voyant seule sur la terre, sans alliés et sans défenseurs. Le poète ne lui prête point de vaines déclamations, mais seulement ce doute pénible à la vertu malheureuse qu'opprime la rigueur du sort :

« Quelle loi divine ai-je donc enfreinte ? Mais pourquoi, malheureuse, tourner vainement mes regards vers les dieux ? Pourquoi y chercher un allié, un appui, lorsque, pour ma piété, je n'obtiens que le sort réservé à l'impie ? »

Enfin, après quelques paroles où reparaissent encore les mouvements de la faiblesse humaine, elle retrouve toute sa fierté ; elle prend à témoin le peuple de Thèbes de l'injuste traitement qu'on fait subir à la dernière princesse du sang de ses rois ; elle marche en reine au supplice où l'entraînent les bourreaux de Créon

La figure d'Antigone, vers laquelle nous ramène tout ce qui l'entoure, se détache, dans le tableau de Sophocle, sur les peintures si habilement variées de la vertu timide, de l'hypocrite tyrannie, de la complaisante servilité. Aux deux degrés extrêmes de cette échelle morale, le poète a placé ce qu'il y a de plus élevé et de plus bas dans notre nature, le dévouement et l'égoïsme, nous donnant, dans son œuvre simple et vaste, la mesure entière du cœur humain.

Aucune tragédie de Sophocle ne reçut des Athéniens un plus favorable accueil que son *Antigone*.

Ne serait-ce pas qu'on ne trouve dans aucune une égale élévation de pensée, une pareille grandeur de sentiments, une peinture aussi noble de l'humanité, et que par là cette tragédie s'approche plus que toute autre du but que l'art tragique s'efforçait alors d'atteindre, et vers lequel les émotions elles-mêmes de la pitié et de la terreur lui servaient seulement de passage et comme de degrés, je veux dire la représentation idéale de notre nature ? »

(PATIN, *Études sur les tragiques grecs*.)

ANTIGONE DE SOPHOCLE

Personnages :

ANTIGONE, fille d' Œdipe.	UN GARDE.
ISMÈNE, sœur d' Antigone.	HÉMON, fils de Créon.
LE CHŒUR (composé de vieillards thébains).	TIRÉSIAS, devin.
CRÉON, nouveau roi de Thèbes.	UN MESSAGER.

La scène est à Thèbes, sur la terrasse du palais de Créon.

ANTIGONE, ISMÈNE.

ANTIGONE.

Ismène, ô ma sœur chérie, de tous les maux dont Œdipe est la source, en-connais-tu un seul que Jupiter nous ait épargné de noire vivant ? Douleur, injustice, honte, ignominie, rien n'a manqué à tes maux ni aux miens. Et maintenant encore, quel est ce nouveau décret, que le chef de la cité vient de proclamer, dit-on, devant tout peuple ? En sais-tu quelque chose ? En as-tu entendu parler ? Ou bien ignores-tu que nos amis sont menacés des maux qu'on s'inflige entre ennemis ?

ISMÈNE.

Non, Antigone, aucune nouvelle heureuse ou triste ne m'est parvenue, au sujet de nos amis, depuis qu'un même jour nous a ravi nos deux frères, tombés sous la main l'un de l'autre. L'armée des Argiens est partie cette nuit même ; je ne **sais** rien de plus, et n'ai pas lieu de me réjouir ou de m'affliger davantage.

ANTIGONE.

Je m'en doutais bien ; aussi t'ai-je fait sortir du palais, afin que tu fusses seule à m'entendre.

ISMÈNE.

Qu'y a-t-il ? Tu sembles méditer quelque projet ?

ANTIGONE.

La sépulture qu'il accorde à l'un de nos deux frères, Créon ne la refuse-t-il pas ignominieusement à l'autre ? Étéocle, dit-on, a reçu de lui avec justice les honneurs du tombeau, et repose glorieux dans les enfers. Mais le corps de Polynice, mort si misérablement, un décret, publié dans toute la ville, défend à qui que ce soit de l'ensevelir, de le pleurer. Il faut qu'on l'abandonne sans pleurs, sans tombeau, douce proie, aux vautours avides, qui déjà le dévorent des yeux. Cet édit, on l'assure, c'est pour toi, c'est pour moi, oui, pour moi surtout, que le généreux Créon l'a porté ; et, tout à l'heure, il va venir ici l'annoncer clairement à ceux qui l'ignoreraient encore. Et ce n'est pas à ses yeux ; une chose de peu d'importance ; car quiconque enfreindra ses ordres sera lapidé par le peuple au milieu de la cité. Tu sais tout, A toi maintenant de montrer si tu as une âme généreuse, ou si tu es indigne, de ta noble race.

ISMÈNE.

Mais, malheureuse ! si les choses en sont-là, que j'agisse ou non, qu'y puis-je, moi ?

ANTIGONE.

Veux-tu t'associer à mon projet à mes périls ? Réfléchis.

ISMÈNE.

Quel projet ? Quels périls ? Que veux-tu dire ?

ANTIGONE.

Tes mains aideront-elles les miennes à enlever le cadavre ?

ISMÈNE.

Quoi ! tu songes à l'ensevelir, malgré la défense ?

ANTIGONE.

Oui, car il est mon frère et le tien. Si tu refuses, je l'ensevelirai seule. Du moins, on ne me reprochera pas de l'avoir trahi.

ISMÈNE.

Ah ! téméraire ! Et Créon qui le défend !

ANTIGONE.

Il n'a pas le droit de me séparer des miens.

ISMÈNE.

Hélas ! ô ma sœur pense que notre père est mort maudit et déshonoré, après que de ses propres mains il se fut arraché les yeux, pour se punir des crimes qu'il surprit en lui-même ; que celle qui fut sa mère et son épouse, oui, l'une et l'autre à la fois, termina sa vie, suspendue à un lien fatal. Nos deux frères enfin, en un même jour sont tombés sous les coups l'un de l'autre, les malheureux, donnant et recevant à la fois le trépas. Maintenant, restées seules toutes les deux, vois quelle mort affreuse nous attend, si, au mépris des lois, nous transgressons le décret et les ordres de nos maîtres. Et puis, il ne faut pas l'oublier, nous ne sommes que des femmes, incapables de lutter contre des hommes. Soumises à de plus forts que nous, il nous faut obéir en cette circonstance, et en d'autres plus pénibles encore. Pour moi, je

supplie, les morts de me pardonner si je cède à la violence ; mais j'obéirai à ceux qui ont le pouvoir. Faire plus qu'on ne peut, c'est être insensé.

ANTIGONE.

Je n'insisterai plus, non ; et quand même tu te déciderais à agir, désormais ton secours ne me serait pas, agréable. Fais donc ce qu'il te plaira. Moi, je l'ensevelirai. Il me sera glorieux de mourir pour une telle action. Chérie d'un frère bien-aimé, je reposerai près de lui, victime d'un, devoir sacré. Aussi bien, j'ai plus longtemps à plaire aux morts qu'aux vivants ; car c'est pour toujours que je serai avec eux. Pour toi, méprise, s'il te semble bon, ce que respectent les dieux eux-mêmes.

ISMÈNE.

Je ne le méprise pas ; mais je me sens impuissante à braver la volonté des citoyens.

ANTIGONE.

Mets en avant ce prétexte ; j'irai, moi, élever un tombeau au plus aimé des frères.

ISMÈNE.

Infortunée ! que je tremble pour toi !

ANTIGONE.

Ne t'inquiète, pas de moi, songe à te sauver toi-même.

ISMÈNE.

Au moins ne révèle ton projet à personne ; cache-le soigneusement. Moi, je ferai de même.

ANTIGONE.

O ciel ! publie le hautement ! Je t'en voudrai bien plus si tu gardes le silence.

ISMÈNE.

Tu es toute de feu pour des choses qui glacent.

ANTIGONE.

Je sais du moins servir ceux à qui je dois plaire avant tout.

ISMÈNE.

Oui, si tu le peux ; mais tu veux ce qui est au-dessus de tes forces.

ANTIGONE.

Eh bien, quand je ne pourrai plus rien, je m'arrêterai.

ISMÈNE.

Mais, avant tout, il n'est pas sage de tenter l'impossible.

ANTIGONE.

Si tu parles ainsi, tu te voues à ma haine et au juste ressentiment des mânes de ton frère. Laisse-moi avec ma téméraire audace courir au devant au péril. Quel que soit mon supplice, ma mort n'en sera pas moins glorieuse

ISMÈNE.

Eh bien, va, puisque tu le veux. Mais, crois-moi, ta es bien imprudente, mais bien dévouée à tes amis.

LE CHŒUR.

Strophe première. — Soleil, œil du monde, tu parais enfin ! Jamais plus beau jour ne s'est levé sur Thèbes aux sept portes ! Tes rayons d'or brillent au-dessus des flots de Dircé. Le guerrier au bouclier blanc, venu d'Argos armé de toutes pièces, a fui devant l'Aurore ; il a fui précipitamment, les rênes sur le dos de ses coursiers. Conduit par Polynice qu'amenaien de vaines prétentions, il s'était abattu sur notre pays, en poussant des cris aigus. Ainsi l'aigle se précipite vers la terre couvrant tout de ses blanches aîlés, et tout disparaissait sous ses armes innombrables et ses casques à la, crinière flottante.

Antistrophe première. — Planant, la bouche béante au-dessus de nos demeures, il enfermait dans un cercle de lances avides de sang la ville aux sept portes ; et voici, qu'il s'en est allé sans avoir pu assouvir sa rage dans notre sang, sans avoir lancé au faite de nos tours ses torches incendiaires. Mars a tonné ; étourdi par ses cris, le dragon ennemi n'a, pu résister. Car Jupiter déteste par dessus tout la jactance d'une langue présomptueuse. Voyant s'avancer à grand bruit leurs flots mouvants d'or enflés d'orgueil, Jupiter lance sa foudre et le précipite au moment où, s'élançant, il allait, sur le sommet de nos remparts, entonner l'hymne de la victoire.

Strophe seconde. — Il tombe à là renverse, et la terre retentit de sa chute, celui qui tout à l'heure, comme une bacchante, se précipitait la flamme à la main, respirant la haine et la vengeance. Multipliant ses coups, l'impétueux Mars s'élance de tous côtés ; les sept chefs placés à l'entrée des sept portes, rivaux contre rivaux, ont laissé leurs armes d'airain comme lin tribut aux mains de Jupiter victorieux ! Seuls, les deux infortunés, fils d'un même, père et d'une même mère, dirigeant leurs lances l'un contre l'autre, tous deux vainqueurs, ont succombé victimes du même sort.

Antistrophe seconde. — Et la victoire au nom glorieux est venue dans Thèbes, apportant la joie à la cité belliqueuse. La guerre a cessé ; oublions les combats. Courons au temple des dieux, et formons toute la nuit des danses joyeuses. Que le dieu qui anime Thèbes, Bacchus, y préside. Mais voici le roi de ce pays, Créon, fils de Ménécée. Il vient, agitant sans doute quelque projet au sujet des événements que nous ont envoyés les dieux, puisqu'il a réuni cette assemblée de vieillards, convoqués par ses ordre.

Le CHŒUR, CREON.

CRÉON.

Citoyens, la ville est hors de danger. Les dieux, après l'avoir agitée longtemps par la tempête, lui ont enfin rendu le calme et la paix. Si je vous mande, vous, de préférence à tous les autres, c'est que vous avez toujours respecté, je le sais, le sceptre et la maison de Laïus ; c'est que vous êtes restés constamment fidèles à, Œdipe, quand il régnait, sur cette ville, et depuis qu'il est mort, à ses enfants. Maintenant donc qu'un double malheur nous a ravi les fils de nos rois, tombés en un même jour, sous les coups fratricides qu'ils ont reçus et portés de leurs mains criminelles à moi revient le pouvoir et, le trône, comme au plus proche parent des morts. Mais il est impossible de connaître le caractère, les sentiments et l'esprit d'aucun homme, avant de l'avoir vu exercer le commandement et dicter des lois. Car, à mon avis, quand le chef d'un État ne s'attache point au parti de la justice, mais, par peur, tient sa langue enchaînée, il n'est et n'a jamais été qu'un lâche ; et s'il met l'amitié au-dessus de la patrie, je ne fais, de lui aucun, cas. Pour moi, j'en prends à témoin Jupiter à qui rien n'échappe, je ne garderai jamais le silence, quand je verrai le malheur fondre sur mes concitoyens et menacer leur prospérité ; et jamais je n'admettrai dans mon amitié un ennemi de la patrie, persuadé que du salut de la patrie dépend notre salut, et que si le vaisseau de l'État vogue tranquillement, nous nous faisons des amis. S'est par de tels principes que je rendrai cette cité florissante. C'est pour m'y conformer que je viens de proclamer ce décret au sujet des enfants d'Œdipe : Étéocle, qui est mort pour la défense de cette ville, après avoir glorieusement combattu, sera déposé dans la tombe et honoré des offrandes funèbres qui suivent aux enfers les ombres des héros. Quant à son frère Polynice, qui n'est revenu de l'exil que pour livrer au pillage et aux flammes sa patrie et les dieux de ses pères, s'abreuver du sang de ses proches, et emmener ses concitoyens en esclavage, j'ai fait proclamer dans la ville que personne ne l'ensevelisse et ne le pleure, mais qu'on abandonne son cadavre nu et hideux à voir, pour qu'il devienne la pâture des vautours et des chiens. Telle est ma volonté. Jamais, dans mon estime, les méchants ne l'emporteront sur les bons ; mais quiconque aura

bien servi sa patrie, celui-là, mort ou vivant, recevra de moi les plus grands honneurs.

LE CHOEUR.

Il te plaît de traiter ainsi, ô Créon, fils de Ménécée, l'ami et l'ennemi de cette ville. Sans doute tu peux disposer à ton gré et de ceux qui sont morts et de nous tous qui vivons.

CRÉON.

Veillez donc, maintenant, à l'exécution de mes ordres.

LE CHŒUR.

Impose cette charge à de plus jeunes que nous.

CRÉON.

Il y a déjà des gardes qui veillent sur le cadavre.

LE CHŒUR.

Quel autre ordre veux-tu donc nous donner encore ?

CRÉON.

De ne point favoriser ceux qui seraient tentés de désobéir.

LE CHŒUR.

Personne n'est assez fou pour désirer la mort.

CRÉON.

En effet, ce serait là leur salaire. Mais l'espérance du gain a conduit souvent l'homme à sa perte.

LES MÊMES, UN GARDE.

LE GARDE ¹.

O roi, je ne te dirai pas que j'arrive hors d'haleine, après une course rapide et précipitée, car je me suis arrêté bien souvent pour réfléchir, me retournant sur la route, prêt à revenir en arrière ; et, me parlant à moi-même, je me disais sans cesse : « Malheureux, où vas-tu ? au devant du châtiment. Mais, infortuné, si tu demeures, Créon le saura par un autre, et toi, bien sûr, tu t'en ressentiras. » Tout en agitant ces pensées, j'avancais, mais lentement ; et, ainsi, un court trajet devient long. Enfin, pourtant, j'ai pris mon parti, et me voici. Et si peu que j'aie à dire, je parlerai. Après tout, en venant ici, une chose me console : s'il m'arrive malheur, c'est que ma destinée le veut.

CRÉON.

Qu'y a-t-il ? Pourquoi cet abattement ?

LE GARDE.

Avant tout, je veux te dire ce qui me concerne ; car je n'ai pas fait la chose et ne sais qui l'a faite. Il ne serait pas juste que j'en porte la peine.

CRÉON.

Voilà bien des précautions, bien des détours, pour envelopper le fait. Evidemment tu as quelque chose d'extraordinaire à m'apprendre.

LE GARDE.

Oui, c'est affreux, et certes il a bien de quoi trembler.

CRÉON.

Parleras-tu enfin ? Fais ton devoir et va-t-en.

LE GARDE.

Eh bien ! je vais parler ; le mort, on vient de l'ensevelir, et l'on s'est enfui, après avoir répandu sur lui une poussière légère et accompli toutes les cérémonies d'usage.

CRÉON.

Que dis-tu ? Quel homme a eu cette audace ?

LE GARDE.

Je l'ignore ; car, en cet endroit, nulle trace de hache ou de hoyau ; la terre dure et ferme n'avait pas été remuée ; aucune roue n'y avait creusé de sillons ; aucun indice ne trahissait le coupable. Et quand la première sentinelle de jour nous donna l'éveil, nous fûmes tous saisis d'étonnement et d'effroi. Le corps, en effet, n'était plus visible, non qu'il fût enseveli, mais on avait répandu sur lui une légère couche de poussière ; comme pour éviter le sacrilège. Rien non plus n'indiquait qu'une bête sauvage, qu'un chien fût venu et eût déchiré le cadavre. Déjà les propos malveillants circulaient parmi nous, un garde accusait l'autre, et l'on eût fini par des coups, car personne n'était là pour nous retenir. Aux yeux des autres, chacun était le coupable, mais sans aucune preuve, et tous s'en défendaient. Nous étions prêts à prendre dans nos mains le fer rouge, à passer au milieu des flammes, à attester les dieux avec serment que nous n'avions point fait l'œuvre, que nous n'étions complices ni du projet, ni de l'exécution, Enfin, nos recherches demeurant infructueuses, l'un de nous hasarde un avis qui nous frappe de crainte et nous force à courber le front vers la terre ; car nous n'avions rien à répondre, et aucun moyen de sortir d'embarras. Il disait donc qu'il fallait te rapporter le fait et ne te rien cacher. Cet avis prévalut, et c'est moi, infortuné, que le sort condamne à remplir cette agréable mission. Et me voici, ni pour mon plaisir, ni pour le vôtre, je le vois bien ; car on n'aime point le porteur de mauvaises nouvelles.

LE CHŒUR.

O roi, si je ne me trompe, il y a là quelque intervention des dieux : cette pensée me poursuit.

CRÉON.

Tais-toi, si tu neveux exciter ma colère et faire croire que la vieillesse t'a fait perdre le sens ; car ce que tu dis est insoutenable. Prétendre que les dieux prennent soin de ce mort ! L'auraient-ils comblé d'honneur en l'ensevelissant comme un homme de bien, lui qui est venu pour incendier leurs temples entourés de colonnes, brûler leurs offrandes, dévaster la terre qui leur est consacrée et anéantir leur culte ! A-t-on jamais vu les dieux honorer les méchants ? Non. Mais il est dans cette ville des hommes mécontents qui, depuis longtemps déjà, murmurent contre moi dans l'ombre, en branlant la tête ; et ils ne veulent pas assez plier sous le joug, pour se soumettre à moi. Ce sont eux, je le sais bien, qui, à force d'argent, ont poussé le coupable à agir ; car la terre n'a rien produit pour les mortels de plus funeste que l'argent. C'est l'argent qui ruiné les cités ; c'est lui qui arrache les hommes à leurs foyers ; c'est lui qui égare les âmes droites et les tourne vers le mal ; c'est lui, en un mot, qui leur a enseigné l'art de commettre toutes les iniquités, tous les sacrilèges. Mais les mercenaires qui ont ainsi violé mes ordres se sont préparé un châtiment inévitable. Oui, si j'ai encore quelque respect pour Jupiter, sache-le bien, je le prends à témoin devant toi, ou vous découvrirez celui dont la main a enseveli le cadavre et l'amèneriez ici devant moi, ou bien la mort ne suffira point à vous punir ; mais pendus vivants, il faudra bien que vous me déniez l'auteur de cet outrage. Je vous apprendrai ainsi à chercher le gain où il se trouve, et vous saurez qu'il n'est pas bon d'aimer à faire argent de tout ; car les profits infâmes apportent plus souvent la ruine que la fortune.

LE GARDE.

Me permettras-tu de parler encore, ou dois-je me retirer ?

CRÉON.

Ne vois-tu pas déjà que tes paroles me fatiguent.

LE GARDE.

Sont-ce tes oreilles ou ton âme qu'elles blessent ?

CRÉON.

Que t'importe où je souffre ?

LE GARDE.

Le coupable blesse ton âme et moi tes oreilles.

CRÉON.

Ah ! comme on voit bien que tu es né et que tu as vieilli dans la ruse !

LE GARDE.

Ce n'est toujours pas moi le coupable aujourd'hui.

CRÉON.

C'est toi ; et tu as vendu ta vie pour de l'argent.

LE GARDE.

Ah ! qu'il est triste de s'entêter dans une idée quand elle est fausse !

CRÉON.

Fais maintenant de l'esprit sur mon idée ! Mais si vous ne me révélez pas le coupable, vous serez forcés d'avouer que les gains honteux portent malheur.

LE GARDE.

Soit. D'abord il faut qu'on le trouve. Mais qu'on le prenne ou non (et c'est le sort qui en décidera), tu peux être sûr que tu ne me verras jamais

revenir ici. Sauvé contre toutes mes prévisions et mes espérances, je dois aux dieux plus d'une action de grâces.

LE CHŒUR.

Strophe première. — Que de merveilles dans la nature ! Mais rien de plus merveilleux que l'homme. Porté par le souffle orageux du Notus, il traverse la mer blanchissante, et s'avance sur la cime des vagues qui mugissent autour de lui. La plus grande des divinités, la terre immortelle, inépuisable, il la rend tributaire ; chaque année, ses charrues la retournent traînées par le cheval docile.

Antistrophe première. — Le peuple léger des oiseaux, et les bêtes des forêts, et les êtres qui vivent au sein des mers, l'homme industrieux les enlace et les prend dans les filets qu'il a tissés. Son adresse le rend maître des animaux qui courent dans les champs, qui errent sur les montagnes ; il soumet au joug le cheval à l'épaisse crinière et le taureau indompté.

Strophe seconde. — Il cultive la parole et la pensée aux ailes rapides ; il fait les lois qui régissent les cités ; il sait se mettre à Couvert des frimas et des traits funestes de la pluie ; son génie pourvoit à tout ; l'avenir ne le prend pas au dépourvu ; contre la mort seule il est impuissant ; mais il a trouvé des remèdes contre les maladies les plus incurables.

Antistrophe seconde. — Génie habile, industrieux au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, il se porte tantôt vers le mal, tantôt vers le bien ; il foule aux pieds les lois de la terre et les lois sacrées du ciel. Puissant dans la cité, il dévient indigne d'elle, quand il se livre au mal avec audace. Qu'il ne soit jamais mon hôte ou mon ami celui qui agit de la sorte.

Mais quoi ! ô prodige incroyable ! je n'en puis douter ? C'est elle ; c'est la jeune Antigone. O fille infortunée du malheureux Œdipe ! Qu'est-ce donc ! N'aurais-tu pas violé les ordres du roi ? T'amènerait-on pour avoir été surprise dans un acte de démence ?

LE GARDE.

C'est elle, elle-même : nous l'avons prise sur le fait. Mais où est Créon ?

LE CHŒUR.

Le voici qui sort à propos du palais.

CRÉON.

Qu'y a-t-il ? Quel évènement rend ma venue si opportune ?

LE GARDE.

O roi, les mortels ne peuvent jurer de rien. Une première pensée cède souvent à une autre. J'avais bien juré de ne jamais revenir ici, tellement tes menaces m'avaient boule-versé. Mais un bonheur qui trompe et dépasse toutes mes espérances me cause une joie qu'aucun plaisir n'égalerait jamais. Je reviens malgré tous, mes serments, et j'amène cette jeune fille qui a été surprise donnant la sépulture. Cette fois, les sorts ne furent point agités. C'est à moi qu'appartient cette bonne fortune, à moi seul. A présent, ô roi, je la remets entre tes mains. Tu peux, si tu le veux, l'interroger et la convaincre, Pour moi, libre enfin, il est juste que je me retire sain et sauf de ce mauvais pas.

CRÉON.

Cette femme que tu amènes, où, comment l'as-tu prise ?

LE GARDE.

Elle ensevelissait le corps. Tu sais tout.

CRÉON.

As-tu conscience de ce que tu dis ? Est-ce bien vrai ?

LE GARDE.

C'est elle ; je l'ai vue ensevelissant le mort malgré ta défense. Est-ce clai-ret précis ce que je dis là ?

CRÉON.

Et comment l'as-tu vue ? Comment l'as-tu prise sur le fait ?

LE GARDE.

Voici ce qui s'est passé : à peine arrivés, sous le coup de tes menaces terribles, nous enlevons toute la poussière qui recouvrait le corps, et nous mettons complètement à nu ces restes en dissolution. Puis nous allons nous asseoir sur le sommet de la colline, à l'abri du vent et de l'odeur qui nous venait du cadavre, nous excitant l'un et l'autre sans relâche par de vifs reproches à ne point négliger ce pénible devoir. Il en fut ainsi jusqu'à ce que le disque brillant du soleil s'arrêta au milieu de sa course, et que la chaleur devint accablante. Soudain une tempête soulève de la terre un tourbillon qui assombrit le ciel, envahit la plaine, et tourmente au loin la cime des forêts. L'air est tout rempli de poussière ; et nous, les yeux fermés, nous laissons passer le fléau envoyé par les dieux. Lorsqu'enfin l'orage s'est éloigné, la jeune fille apparaît. Elle pousse vers le ciel un cri aigu, comme celui de l'oiseau désolé, quand il trouve vide le nid où reposaient ses petits. Ainsi, quand elle voit le cadavre nu, elle éclate en sanglots, et lance de terribles malédictions contre ceux qui l'avaient dépouillé. Elle apporte aussitôt dans ses mains une légère poussière ; puis élevant en l'air une aiguière d'airain artistement travaillée, elle répand autour du cadavre une triple libation. A cette vue, nous nous élançons tous, et nous nous hâtons de la saisir, sans qu'elle paraisse aucunement effrayée. Ce qui avait été fait auparavant, ce qu'elle venait de faire, tout lui est imputé ; elle ne nie rien. Et moi je m'en réjouis et m'en afflige tout à la fois. Car s'il est doux d'échapper au malheur, il est pénible aussi d'y engager ses amis. Pourtant, à tout prendre, j'aime encore mieux me retirer de là sain et sauf.

CRÉON.

Et toi, toi qui baisses le front vers la terre, avoues-tu ou nies-tu avoir fait ce qu'il dit ?

ANTIGONE.

Oui, je l'avoue, et ne le nie pas.

CRÉON.

(Au garde.) Tu peux te retirer où tu voudras, déchargé de l'accusation qui pesait sur toi. (A Antigone.) Et toi, dis-moi sans longueurs, et avec précision, connaissais-tu l'édit qui défendait de faire cela ?

ANTIGONE.

Je le connaissais. Comment l'ignorer, puisqu'il était public ?

CRÉON.

Et cependant, tu as osé transgresser ces ordres.

ANTIGONE.

Oui, car ce n'est ni Jupiter qui me les avait dictés, ni la justice compagne de dieux infernaux. Et je ne pensais pas que les édits d'un mortel comme toi eussent assez de force pour aller à l'encontre des lois, divines non écrites et infaillibles. Ce n'est pas d'aujourd'hui, ni d'hier, mais de tout temps qu'elles existent, et personne ne sait depuis quand elles ont apparû. Ces lois, je ne devais pas les violer, redoutant les menaces d'un homme, et encourir la vengeance des dieux. Il me faut mourir ; avais-je besoin de ton décret pour l'apprendre ? Mais si je meurs avant le temps, j'estime que c'est un gain pour moi, car lorsque la vie, n'est comme la mienne qu'une, longue suite, de malheurs, peut-on ne pas regarder la mort comme, un gain ? Aussi ce nouveau cou du sort ne m'afflige nullement. Ah ! si j'avais laissé sans, sépulture les restes d'un mort qui est le fils de ma mère, c'est là ce qui m'affligerait. Mais ce qui m'arrive maintenant, je ne m'en attriste pas ; et si tu penses encore que j'ai agi follement, ne serais-tu pas un fou qui m'accuse de folie ?

LE CHŒUR.

On reconnaît à cet inflexible caractère la fille d'un père inflexible : elle ne sait pas céder au malheur.

CRÉON.

Oh ! sache-le bien, les âmes si intraitables sont les plus promptes à fléchir. Ainsi voit-on le fer le plus dur, le mieux trempé, se fendre briser plus facilement ; ainsi le moindre frein maîtriser les chevaux fougueux. Trop de fierté ne convient pas à qui dépend des autres. Elle a voulu m'outrager, alors qu'elle transgressait mes lois les plus formelles ; et, après l'avoir fait, voilà qu'à cette injure elle en ajoute une autre : elle s'en vante et elle en rit. Certes je ne suis plus un homme ; c'est elle qui est un homme, si son audace reste impunie. Mais qu'elle soit fille de ma sœur, qu'elle me soit unie par des liens plus étroits que tout ce que Jupiter protège à mon foyer, elle et sa sœur n'échapperont pas au sort le plus misérable. Car elle aussi je l'accuse d'avoir voulu ensevelir le mort. Faites-la venir. Je l'ai vue tout à l'heure dans le palais, hors d'elle-même, en délire. D'ordinaire les âmes qui trament dans l'ombre quelque mauvais dessein se trahissent avant d'agir. Mais surtout je déteste, quand on est surpris dans le mal, qu'on cherche ensuite à le pallier.

ANTIGONE.

Je suis entre tes mains. Veux-tu autre chose que ma vie ?

CRÉON.

Moi, rien de plus. Ta mort me suffit.

ANTIGONE

Que tardes-tu donc ? Rien dans tes discours ne me plaît, ni ne saurait me plaire jamais, de même que lu ne saurais goûter tout ce qui vient de moi. Et pourtant, comment pouvais-je m'assurer une gloire plus belle qu'en mettant au tombeau mon propre frère ? Ce que j'ai fait, ceux-ci l'approuveraient

tous, si leur langue n'était liée par la crainte. Mais un des nombreux privilèges dont jouit la royauté, c'est de pouvoir faire et dire ce qu'elle veut.

CRÉON.

Toi seule de tous ces Cadméens, tu penses ainsi.

ANTIGONE.

Ils pensent comme moi, tous ; mais devant toi, ils ont la bouche close.

CRÉON.

N'as-tu point honte de te croire plus sage qu'eux ?

ANTIGONE.

Non, car il n'y a point de honte à honorer un frère.

CRÉON.

Mais n'était-il pas aussi ton frère, celui qui est mort en le combattant ?

ANTIGONE.

Oui, il est mon frère, né de la même mère et du même père.

CRÉON.

Alors pourquoi rendre à l'un un honneur qui outrage l'autre ?

ANTIGONE.

Cet autre, du fond de sa tombe, ne me rendra pas le même témoignage.

CRÉON.

Et pourtant lu accordes à un impie les mêmes honneurs qu'à lui.

ANTIGONE.

Il n'est pas mort son esclave, mais son frère.

CRÉON.

Il ravageait sa patrie, l'autre la protégeait contre lui.

ANTIGONE.

Je ne suis pas née pour partager la haine, mais l'amour.

CRÉON.

Eh bien ! s'il faut que tu aimes, va les aimer aux enfers. Mais tant que je vivrai, ce n'est pas une femme qui régnera.

LE CHŒUR.

Voici devant les portes du palais Ismène, versant des larmes sur sa sœur bien-aimée. Un nuage couvre son front ; une vive rougeur dépare les traits de son visage, et ses joues sont tout humides de pleurs.

CRÉON.

Te voilà, toi qui, comme une vipère, t'es glissée furtivement dans ma maison pour sucer mon sang. Je ne me doutais pas que je nourrissais deux furies qui préparaient la ruine de mon trône. Allons, parle, diras-tu, toi aussi, que tu as aidé à ces funérailles, ou jureras-tu que tu ne savais rien ?

ISMÈNE.

J'ai fait l'œuvre : ma sœur ne me démentira pas. Complice du fait, je veux partager la peine.

ANTIGONE.

Non, la justice m'oblige à désavouer tes paroles. Tu n'as pas consenti, et je ne t'ai pas associée à mon entreprise.

ISMÈNE.

Mais, quand tu es malheureuse, je ne rougis pas de m'associer à ton infortune.

ANTIGONE.

De qui est l'œuvre, Pluton et les morts le savent. Pour moi, je n'estime pas une amie qui n'aime qu'en paroles.

ISMÈNE.

Ah ! ma sœur, ne me refuse pas l'honneur de mourir avec toi, et d'avoir enseveli notre frère.

ANTIGONE.

Non, tu ne dois-pas mourir avec moi, ni t'attribuer une œuvre à laquelle tu es étrangère. C'est assez que je meure.

ISMÈNE.

Et comment, sans toi, la vie pourrait-elle me plaire ?

ANTIGONE.

Demande-le à Créon : tu lui es si dévouée !

ISMÈNE.

A quoi bon me contrister ainsi ?

ANTIGONE.

Si je ris de toi, mon rire est bien amer.

ISMÈNE

Ne puis-je encore au moins faire quelque chose pour toi ?

ANTIGONE.

Songe à te sauver toi-même. Je n'en serai point jalouse.

ISMÈNE.

Que je suis malheureuse ! Je ne partagerai donc pas ton sort ?

ANTIGONE.

Tu as choisi de vivre, et moi de mourir.

ISMÈNE.

Je n'ai rien omis cependant pour te dissuader.

ANTIGONE.

Tu croyais avoir la raison de ton côté, et moi du mien.

ISMÈNE.

Et cependant, nous nous sommes trompées l'une et l'autre.

ANTIGONE.

Rassure-toi. Tu vis ; et moi, depuis longtemps, je suis morte, dévouée à ceux qui ne sont plus.

CRÉON.

Ces deux filles vraiment sont insensées : l'une vient de perdre la raison, l'autre ne l'eut jamais.

ISMÈNE.

En effet, prince, jamais la raison, si affermie qu'elle soit, ne reste à personne dans le malheur, mais elle s'évanouit.

CRÉON.

Il en fut ainsi pour toi quand tu t'es associée aux méchants pour faire le mal.

ISMÈNE.

Mais, seule, sans elle, pourrais-je vivre encore ?

CRÉON.

Elle ? N'en parle plus ; elle a cessé de vivre.

ISMÈNE.

Quoi, tu feras mourir la fiancée de ton fils !

CRÉON.

Je ne veux pas pour mes enfants de méchantes femmes.

ISMÈNE.

O cher Hémon ! être ainsi traité par ton père !

CRÉON.

Tu me fatigues outre mesure, toi et ton hymen.

ISMÈNE.

Cet hymen, tu veux donc en priver ton fils ?

CRÉON.

La mort va le rompre bientôt.

ISMÈNE.

C'en est fait, je le vois bien, elle mourra.

CRÉON.

Tu dis vrai, je l'ai résolu. Plus de retard. Allons, esclave, emmenez-les dans l'intérieur du palais. Que dès ce moment ces femmes soient gardées à vue et n'errent plus en liberté. Les plus fiers eux-mêmes cherchent à fuir quand ils voient la mort approcher.

LE CHŒUR.

Strophe première. — Heureux ceux dont la vie s'écoule exempte de malheur ; car si le courroux des dieux vient à s'appesantir sur une famille, il n'est point de calamité qui ne la poursuive et ne l'atteigne jusque dans ses derniers descendants. Tel, poussé par les vents funestes de la Thrace, le flot parcourt les ténébreuses profondeurs de la mer ; de ses abîmes sans fond, il roule de noirs tourbillons de sable, et le rivage répond à la tempête par de longs gémissements.

Antistrophe première. — Je vois, dans la famille des Labdacides, à la suite d'antiques malheurs, se précipiter des malheurs nouveaux ; la génération qui s'éteint n'en exempte point l'autre ; mais un dieu s'acharne à sa perte et la frappe sans relâche. Un moment l'espérance avait lui sur les derniers rejetons de la famille d'Œdipe ; mais la faux sanglante des

divinités infernales les a moissonnés, victimes de paroles imprudentes et de transports furieux.

Strophe seconde. — Est-il un homme, ô Jupiter, dont l'orgueil puisse triompher de ta puissance, toi qui, ne saurait dompter ni le sommeil à qui tout cède, ni le temps infatigable dans son cours. A jamais exempt de vieillesse, tu règnes en souverain dans les splendeurs de l'Olympe ; le présent, le passé, l'avenir sont soumis à tes lois, et ton empire s'étend sur tous les mortels.

Antistrophe seconde. — Tantôt, l'inconstante espérance sourit aux vœux des humains, tantôt elle se joue de leurs vains désirs ; et c'est au moment même où, dans leur ignorance, ils approchent leur pied de charbons ardents, qu'elle se glisse dans leur cœur ; car, selon la maxime célèbre d'un sage, pour l'homme qu'un Dieu pousse à sa perte, le mal revêt parfois les apparences du bien, et il ne vit pas longtemps à l'abri du malheur.

Mais voici Hémon, le plus jeune de tes enfants. Viendrait-il, affligé du sort de la jeune Antigone, gémir sur son hymen déçu ?

CRÉON.

Nous le saurons bientôt mieux que les devins. — O mon fils, après avoir appris l'arrêt définitif qui condamne ta fiancée, viens-tu, transporté de fureur, contre ton père ? ou bien te suis-je toujours cher, quoi que je fasse ?

HÉMON.

Mon père, je t'appartiens. Tu règles ma vie par de sages conseils, et je les suivrai toujours. A tout mariage je dois préférer ta sage direction.

CRÉON.

C'est bien, mon fils. N'oublie jamais que tout doit céder à la volonté paternelle ; car si un homme désire être père et avoir dans, sa maison des enfants soumis, c'est afin qu'ils rendent à son ennemi mal pour mal, et qu'ils honorent son ami comme il le, fait, lui-même. Mais quiconque donne le jour à des enfants inutiles, que fait-il autre chose, dis-moi, que de se créer

des tourments et se livrer à la risée de ses ennemis. Ne va pas, mon fils, cédant à l'attrait du plaisir, avilir ton âme à cause d'une femme ; et souviens-toi que c'est glacer les affections de la famille que d'admettre à son foyer une épouse perverse. Est-il, en effet, une plaie comparable à une amitié trompeuse ? Repousse donc comme une ennemie cette jeune fille, et laisse-la chercher un époux dans les enfers. Car puisque je l'ai surprise, seule entre tous les citoyens, transgressant ouvertement mes ordres, je ne veux pas me démentir aux yeux de la cité : je la ferai mourir. Qu'elle invoque après cela Jupiter, protecteur des liens du sang ! Si je nourris le désordre dans ma propre famille, que sera-ce parmi les étrangers ? Quiconque gouverne sagement sa mais on montre qu'il saura gouverner l'État avec justice. Celui-là, je n'en doute point, saura tout à la fois bien commander et bien obéir, et dans le tourbillon de la bataille, il restera ferme à son poste et fidèle à ses compagnons d'armes. Quant à celui qui viole impudemment les lois et veut dominer ses maîtres, jamais il n'aura de part à mes louanges. Mais lorsque la ville s'est choisi un chef, il faut lui obéir dans les moindres choses, justes ou injustes. L'anarchie est le plus grand des maux. C'est elle qui ruine les États ; c'est elle qui bouleverse les familles ; c'est elle qui, au plus fort du combat, met dans les rangs le désordre et la fuite. L'obéissance, au contraire, sauve presque toujours ceux qui restent à leur poste. Ainsi donc, il faut assurer le triomphe des lois, et ne point se laisser vaincre par une femme. Mieux vaut, s'il faut tomber, tomber sous les coups d'un homme. Alors du moins, on ne dira pas que nous ne valons point les femmes.

LE CHŒUR.

Si l'âge en nous n'a point altéré le sens, tes discours nous semblent inspirés par la sagesse.

O mon père, les dieux, en faisant naître la raison chez les hommes, leur donnent le plus grand de tous les biens. Qu'elle t'ait dicté les paroles que tu viens de dire, je ne puis ni ne voudrais le nier. Il se pourrait néanmoins qu'un autre eût aussi la raison pour lui. Je suis à même, moi, d'observer tout ce qui te regarde, les moindres paroles, les moindres démarches, les moindres blâmes ; car ton regard sévère arrête sur les lèvres de l'homme du peuple tout discours que tu n'aimerais pas à entendre. Moi, au contraire, je puis surprendre ces propos qui se tiennent dans l'ombre, ces plaintes que

soulève dans toute la ville le sort de la jeune fille : « Faut-il que la plus innocente de toutes les femmes expie par la mort la plus affreuse les plus belles actions, elle qui n'a pas souffert que son propre frère, mort dans les combats, restât sans sépulture et devînt la proie des oiseaux et des chiens dévorants ! Ne mérite-t-elle pas plutôt une magnifique récompense ? » Tels sont les discours qu'on échange tout bas avec mystère. Pour moi, mon père, rien ne m'est plus précieux que ton bonheur. Qu'y a-t-il, en effet, de plus glorieux pour un fils que la prospérité de son père, et pour un père que celle de ses enfants ? Cesse donc de te persuader qu'il n'y a rien de raisonnable que ce que tu dis ; car celui qui croit avoir le privilège exclusif de la sagesse, de l'éloquence et de l'esprit, apparaît avec toute sa vanité lorsqu'il se montre à découvert. Mais, quelque sage qu'on soit, il n'y a pas de honte à écouter les autres et à savoir céder. Vois les arbres sur les bords d'un torrent grossi par les pluies : ceux qui fléchissent conservent leurs branches ; mais ceux qui résistent sont emportés avec toutes leurs racines. Tel encore le vaisseau qui ne relâche jamais sa voile trop fortement tendue, chavire bientôt et vogue la quille retournée. Cède donc, et consens à changer tes résolutions. Car si, malgré mon jeune âge, je puis ouvrir un avis favorable, il vaudrait mieux, selon moi, que tout homme naquît avec la plénitude du savoir ; mais puisqu'il n'en va pas d'ordinaire ainsi, il est bon de s'instruire auprès de ceux qui parlent à propos.

LE CHŒUR.

O roi, il est juste, si ses paroles sont sages, que tu les écoutes ; et toi, celles de ton père ; car ce que vous avez dit l'un et l'autre est bien.

CRÉON.

A notre âge, recevoir d'un si jeune homme des leçons de sagesse !

HÉMON.

Non, s'il t'enseigne l'injustice. Je suis jeune, sans doute ; mais ce n'est point l'âge, ce sont les œuvres qu'il faut considérer.

CRÉON.

Tes œuvres, ce sont sans doute tes égards pour les rebelles ?

HÉMON.

Jamais je ne conseillerais d'en avoir pour les méchants.

CRÉON.

Mais n'est-ce pas là le crime dont elle s'est souillée ?

HÉMON.

Ce n'est point ce que dit tout le peuple de Thèbes.

CRÉON.

Est-ce donc à Thèbes à me dicter les ordres que je dois donner moi-même ?

HÉMON.

Ne vois-tu pas que tu viens de parler trop en jeune homme ?

CRÉON.

Mais quel autre que moi doit commander ici ?

HÉMON.

L'État qui dépend d'un seul homme n'est pas un État ?

CRÉON.

Mais l'État n'est-il pas à celui qui gouverne ?

HÉMON.

Si tu veux régner seul, cherche une ville déserte.

CRÉON.

Celui-là, je le vois bien, est le champion d'une femme.

HÉMON.

Oui, si tu es cette femme ; car c'est la cause que je défends.

CRÉON.

Misérable ! tu oses braver ton père !

HÉMON.

C'est que, devant moi, tu te rends coupable d'une injustice.

CRÉON.

Coupable ? sans doute en faisant respecter mon pouvoir ?

HÉMON.

Non, tu ne le fais pas respecter en foulant aux pieds les lois divines.

CRÉON.

Oh ! le vil caractère, qui se laisse dominer par une femme !

HÉMON.

Tu ne saurais m'accuser du moins d'une faiblesse qui me force à rougir.

CRÉON.

Cependant, tu ne parles ici que pour elle.

HÉMON.

Et pour toi aussi, et pour moi, et pour les dieux infernaux.

CRÉON.

Jamais, non, jamais tu ne l'épouseras vivante.

HÉMON.

Elle mourra donc ; mais, en mourant, elle, en tuera un autre.

CRÉON.

Ton impudence irait-elle jusqu'à la menace ?

HÉMON.

Est-ce donc menacer que de combattre de vains propos ?

CRÉON.

Il t'en coûtera de faire le censeur, pauvre insensé que tu es !

HÉMON.

Si tu n'étais mon père, je dirais que c'est toi qui as perdu le sens.

CRÉON.

Esclave d'une femme, cesse de m'étourdir par ton verbiage.

HÉMON.

Veux-tu donc parler toujours sans jamais rien entendre ?

CRÉON.

En vérité ! Mais, j'en atteste le ciel, sache que, pour me faire la leçon, tu ne riras pas de moi impunément. Amenez-moi cette peste ; qu'elle meure à l'instant sous les yeux de son fiancé.

HÉMON.

Non, non, ne t'en flatte point. Elle ne mourra pas en ma présence ; et toi-même, tu ne me verras plus devant tes yeux. Tu seras libre alors de te livrer à tes fureurs, au milieu d'amis complaisants.

LE CHŒUR.

Prince, il est sorti transporté de colère. A cet âge, un cœur ulcéré est capable de tout.

CRÉON.

Qu'il aille ; qu'il médite et tente l'impossible ! Quant aux deux jeunes filles, il ne changera pas leur sort.

LE CHŒUR.

Veux-tu donc les faire périr toutes les deux ?

CRÉON.

Non, pas celle qui n'a point touché le corps ; tu as raison.

LE CHŒUR.

Mais l'autre, quel genre de mort lui réserves-tu ?

CRÉON.

Conduite en un lieu que ne foule point le pied des hommes, je l'enfermerai vivante dans le creux d'un rocher, lui laissant assez de nourriture pour éviter le sacrilège et préserver la ville de toute souillure. Là, elle pourra supplier Pluton, le seul des dieux qu'elle honore. Peut-être obtiendra-t-elle de ne point mourir, ou du moins, elle apprendra que c'est peine inutile d'honorer ceux qui sont dans les enfers.

LE CHŒUR.

Strophe première. — Amour, invincible amour, toi qui subjugues l'homme puissant et la vierge timide... toi qui navigues sur les flots et pénètres jusque sous la chaumière, nul parmi les dieux immortels, nul parmi les hommes éphémères n'échappe à tes traits...

Antistrophe deuxième. — Tu pervertis l'âme du juste lui-même, et tu le pousses vers l'injustice. C'est toi qui, entre un père et son fils, a suscité cette querelle... Tu triomphes, toi qui présides avec les dieux aux grandes lois de l'univers...

ANTIGONE.

Strophe deuxième. — Voyez-moi, citoyens de Thèbes, ma patrie, faire le dernier voyage, et pour la dernière fois contempler la lumière du soleil, oui, pour la dernière fois. Hélas ! Pluton qui plonge tout dans le sommeil m'entraîne vivante vers la rive de l'Achéron ; et je n'ai pas connu l'hymen, et aucun chant nuptial n'a retenti sur moi. Mais l'Achéron va devenir mon époux.

LE CHŒUR.

Oui, mais la gloire et les louanges te suivent dans cet obscur séjour des morts. La maladie qui dévore ne t'a point frappée ; tu n'a pas été le prix de la victoire. Mais privilégiée entre les mortels, tu descendras libre et vivante aux enfers.

ANTIGONE.

Antistrophe deuxième. — Oui, l'on m'a raconté quelle affreuse mort subit, au sommet du Sipyle, l'étrangère de Phrygie, la fille de Tantale. Le rocher, poussant autour d'elle, comme un lierre vigoureux, l'enveloppa dans ses étreintes. Et, s'il faut en croire la renommée, la pluie et les neiges ne cessent de couvrir son corps desséché. De ses yeux coule un éternel torrent de larmes qui inondent son sein. Hélas ! le même destin va m'endormir comme elle.

LE CHŒUR.

Mais elle était déesse et fille, des dieux ; et nous, nous sommes mortels et fils de mortels. Vois donc, pour un mourant, quel honneur de s'entendre dire qu'il partage le sort des héros semblables aux dieux.

ANTIGONE.

Strophe troisième. — Hélas ! on se rit de moi. Pourquoi, au nom des dieux de la patrie, pourquoi m'insulter avant ma mort, tandis que je vois encore le jour ? O Thèbes ! ô puissants citoyens de Thèbes ! sources de Dircé ! bois sacrés de la ville aux chars rapides ! je vous prends à témoin. Voyez, sans ami qui me pleure, victime de lois inouïes, je marche vers la caverne, qui sera mon étrange tombeau. Ah ! malheureuse ! je n'habiterai ni avec les vivants, ni avec les morts.

LE CHŒUR.

Montée jusqu'au faîte de l'audace, tu, t'es heurtée contre le trône de la justice, et tu es tombée, ô ma fille, pour expier sans doute quelque crime de ton père.

ANTIGONE.

Antistrophe troisième. — Tu as éveillé mes plus pénibles souvenirs, en me rappelant le destin qui s'est acharné sur mon père et sur toute la race illustre des Labdacides. O funeste hymen de ma mère ! alliance incestueuse qui l'unit à mon père, l'infortunée ! et dont je naquis pour mon malheur ! Maintenant chargée d'imprécations, sans avoir connu l'hymen, je vais les

rejoindre. O mon frère, combien ton union a été funeste ! Tu es mort ; et ta sœur pleine de vie, c'est ta mort qui l'a tuée.

LE CHŒUR.

Sans doute, honorer les morts est un pieux devoir. Mais la puissance, en quelque main qu'elle réside, est toujours inviolable. C'est ton caractère indépendant qui t'a perdue.

ANTIGONE.

Epode. — Nul ne me pleure ; sans amis, sans hymen, je fais mon dernier voyage. Désormais, je ne pourrai plus contempler l'œil sacré de cet astre qui éclaire le monde ; infortunée ! et nul ami ne verse des larmes sur mon sort, nul ne me plaint.

CRÉON.

Savez-vous bien que, si avant de mourir on gagnait quelque chose à se lamenter ainsi, personne n'en finirait. Qu'on l'emmène au plus tôt. Enfermez-la dans sa tombe souterraine, comme je l'ai prescrit. Abandonnez-la seule. Elle peut, à son gré, ou mourir ou rester ensevelie toute vivante dans cet asile. Nous du moins, nous Saurons rien à expier à cause de cette jeune fille, et elle sera privée de tout commerce avec la terre.

ANTIGONE.

O tombeau, ô lit nuptial, ô demeure souterraine que je ne dois plus quitter ! c'est là que je vais rejoindre mes parents, car ils sont pour la plupart avec les morts. Proserpine les a reçus dans les enfers. Et moi, la, plus infortunée de tous, j'y descends la dernière, avant le terme fixé par les destins. Du moins, en quittant ce monde, j'emporte la douce espérance d'être accueillie comme une amie par mon père, par toi surtout, ma mère, par toi aussi, mon frère chéri. Car après votre mort, c'est moi qui vous ai lavés de mes mains, qui vous ai parés, et qui ai répandu sur votre tombe les dernières libations. Et maintenant, ô Polynice, pour les soins que j'ai prodigués à tes restes, voici ma récompense : tes mains m'ont saisie et m'entraînent, vierge

encore, avant que j'aie connu l'hymen, et goûté les joies de l'épouse et de la mère. Seule, délaissée de tous mes amis, je descends pleine de vie au sombre séjour des mânes. Quelle loi divine ai-je donc violée ? A quoi bon dans mon infortune tourner mes regards vers les dieux et appeler qui que ce soit à mon secours, puisque ma pieuse conduite est traitée d'impiété ? Ah ! si les dieux approuvent le traitement que je subis, je suis prête à l'accepter et à me reconnaître coupable. Mais si les coupables sont mes bourreaux, qu'ils endurent seulement les maux dont ils m'ont injustement accablée !

LE CHŒUR.

Elle est encore en proie à la tourmente déchaînée naguère au fond de son cœur.

CRÉON.

Oui, mais tous ces retards coûteront des larmes à ceux qui l'emmènent.

ANTIGONE.

Hélas ! la mort n'est pas loin ; cette parole me l'annonce.

LE CHŒUR.

Je ne ferai rien pour te rassurer : c'est bien là le sort qui t'attend.

ANTIGONE.

O Thèbes ! ô ma patrie ! ô dieux de mes ancêtres ! on m'entraîne, c'en est fait de moi. Chefs de la cité, voyez quels traitements je subis, et par quels hommes ! pour avoir accompli un pieux devoir.

LE CHŒUR.

Strophe première. — Danaë, elle aussi, échangea la lumière céleste contre l'obscurité d'une prison d'airain, où, captive, elle était ensevelie comme dans une chambre sépulcrale. Et cependant ô ma fille, elle était

d'une race illustre... Mais le destin est une puissance terrible. Ni la fortune, ni la guerre, ni les remparts, ni les noirs vaisseaux battus par les vagues, ne sont à l'abri de ses coups.

Antistrophe première. — Lui aussi, il fut enseveli vivant, l'impétueux fils de Dryas, roi des Édoniens ; pour prix de ses outrages et de ses violences, il fut enfermé par Bacchus sous une voûte de rochers. Ainsi, la vengeance terrible, éclatante, découle de la fureur. Le malheureux reconnut alors le dieu que dans son égarement il avait offensé par d'insolents discours, car il avait voulu empêcher les saints transports des bacchantes, éteindre les torches sacrées, et il avait provoqué la colère des muses amies de l'harmonie.

Strophe seconde. — Près des îles Cyanées qui séparent, les d'eux mers, s'élève sur les rives du Bosphore, Salmydesse, ville inhospitalière des Thraces. De ces lieux où on le vénère, Mars a vu les deux fils de Phinée affreusement mutilés par une marâtre impitoyable. Le fer barbare ne perça point les orbites de leurs yeux, mais de ses mains sanglantes, ô attentat qui crie vengeance ! elle y enfonça les pointes des navettes.

Antistrophe seconde. — Consumés de douleur, les malheureux déploraient leur triste sort, et l'hymen fatal de celle qui leur avait donné le jour ; et cependant leur mère était de l'antique famille des Erechthides. Fille de Borée, elle avait été nourrie dans des antres lointains, parmi les orages où règne son père ; et, rapide comme les coursiers, elle traversait les plaines de glace. Enfant des dieux, elle aussi elle tomba pourtant dans les mains des Parques immortelles, ô ma fille !

TIRÉSIAS.

Chefs de Thèbes, je viens accompagné de cet enfant qui voit pour nous deux. Les aveugles, en effet, ne peuvent marcher sans le secours d'un guide.

CRÉON.

Qu'y a-t-il de nouveau, vénérable Tirésias ?

TIRÉSIAS.

Je vais le dire ; et toi, ajouté foi aux paroles du devin.

CRÉON.

Jamais, jusqu'à présent du moins, je ne me suis écarté de tes avis.

TIRÉSIAS.

Aussi gouvernes-tu sagement cette cité.

CRÉON.

Tu m'as rendu service : j'aime à le reconnaître.

TIRÉSIAS.

Songe que tu marches encore une fois sur le bord de l'abîme.

CRÉON.

Qu'y a-t-il donc ? Tes paroles me font frémir.

TIRÉSIAS.

Tu le sauras. Écoute seulement les présages que mon art m'a révélés. J'étais assis sur l'antique siège augural. Il y avait en ce lieu des oiseaux de toute espèce. J'entends soudain un bruit insolite parmi eux. Furieux, ils poussaient des cris sauvages et de mauvais augure. Je reconnus bientôt qu'ils se déchiraient les uns les autres de leurs serres meurtrières au bruit de leurs ailes, on ne pouvait s'y tromper. Aussitôt saisi de crainte, j'interroge le feu qui brûle sur les autels. La flamme ne s'élevait point brillante au-dessus des victimes ; mais la graisse des cuisses, en se liquéfiant, disparaissait dans la cendre, pétillait, et se perdait en fumée. Le fiel s'en allait en vapeurs légères, et les os séparés des chairs qui les entouraient roulaient sur le foyer. Voilà ce que j'ai appris de la bouche de cet enfant, vains présages d'un

sacrifice inutile, car cet enfant est mon guide, comme je le suis des autres. Et ce que tu as fait est la cause des malheurs qui menacent la cité. En effet, nos autels et nos foyers sacrés sont pleins des lambeaux que, pour s'en repaître, les oiseaux ont arrachés au cadavre du malheureux fils d'Œdipe. Aussi les dieux infernaux dédaignent-ils nos prières ; nos victimes et la flamme de nos sacrifices. Les oiseaux sacrés ne font plus retentir des cris de bon augure, depuis qu'ils se sont repus de la graisse et du sang d'un cadavre. Songes-y donc, ô mon fils, car tous les hommes sont sujets à l'erreur. Mais quand on s'est trompé, on cesse d'être un homme imprudent et misérable, si, après sa chute, au lieu de s'obstiner dans le mal, on cherche à le réparer. L'homme opiniâtre, au contraire, est taxé de folie. Pardonne donc au mort ; cesse de poursuivre celui qui n'est plus. Quelle gloire de s'acharner sur un cadavre ? C'est ma bienveillance pour toi qui m'inspire ces bonnes paroles, et il est doux d'écouter celui qui conseille sagement, s'il parle dans notre intérêt.

CRÉON.

O vieillard, tous, comme l'archer vers son but, vous dirigez vos traits contre moi, et vos oracles mêmes ne m'épargnent pas. Depuis longtemps déjà mes proches m'ont trahi et vendu. Trafiquez-donc, amassez, si vous le vouiez, l'or de Sardes et de l'Inde ; mais jamais vous n'ensevelirez cet homme. Non, quand même les aigles de Jupiter en emporteraient les lambeaux, pour s'en repaître, jusqu'au pied de son trône, non, la crainte de cette profanation elle-même ne m'arracherait pas la permission de l'ensevelir. Car, je le sais bien, aucun mortel n'a la puissance de souiller les dieux. Mais, vénérable Tirésias, les hommes les plus habiles subissent la honte d'un échec, quand l'amour du gain leur fait cacher sous de belles paroles de honteuses pensées.

TIRÉSIAS.

Ah ! est-il un homme qui sache, qui puisse comprendre...

CRÉON.

Quoi ! quelle sentence banale vas-tu nous débiter ?

TIRÉSIAS.

A quel point la sagesse l'emporte sur tous les biens ?

CRÉON.

Autant, je pense, que la folie l'emporte sur tous les maux.

TIRÉSIAS.

Cette folie pourtant, c'est le mal qui te possède.

CRÉON.

Je ne veux pas répondre à un devin par des outrages.

TIRÉSIAS.

Et tu m'outrages cependant en traitant mes prédictions de mensonge.

CRÉON.

C'est que toute la race des devins est avide d'argent

TIRÉSIAS.

Et celle des tyrans, de gain sordide.

CRÉON.

Sais-tu bien que tes paroles s'adressent à ceux, qui commandent ?.

TIRÉSIAS.

Je le sais ; car c'est grâce à moi que tu as sauvé cette ville.

CRÉON.

Tu es habile devin, mais tu aimes l'injustice.

TIRÉSIAS.

Ce que je contenais dans mon âme, tu vas me forcer à le dévoiler.

CRÉON.

Parle ; garde seulement que l'intérêt ne t'inspire.

TIRÉSIAS.

L'intérêt, oui, il m'inspire déjà, du moins celui que je te porte.

CRÉON.

Sache bien que tu ne me séduiras pas.

TIRÉSIAS.

Et toi aussi, sache-le bien, avant que le char rapide du soleil achève plusieurs fois sa carrière, un de tes propres enfants, par sa mort, paiera pour ceux qui ne sont plus. En effet, ravie à la lumière, celle-ci, contre toute justice, n'est-elle pas par toi enfermée vivante dans un tombeau, et l'autre retenu sur cette terre, loin des dieux infernaux, sans sépulture, sans les honneurs funèbres ? Tu n'en avais pas le pouvoir, les dieux de l'Olympe eux-mêmes ne l'ont pas, et en agissant ainsi tu leur fais violence. Aussi les furies vengeresses qui atteignent toujours le coupable, ministres de l'enfer et du ciel, veulent te prendre dans tes propres pièges. Et maintenant, vois si c'est l'appât du gain qui me dicte ce langage. Tu le sauras avant peu, quand hommes et femmes feront retentir ta demeure de leurs gémissements. Tels sont (puisque tu as excité ma colère) les traits que j'ai lancés contre toi, comme un archer sûr d'atteindre le but ; et tu n'éviteras pas leur cuisante blessure. Enfant, reconduis-moi dans ma demeure ; laissons-le décharger sa colère sur de plus jeunes que moi ; et qu'il apprenne à mettre de la

modération dans son langage, et dans ses pensées, plus de jugement qu'il n'en montre en ce moment.

LE CHŒUR.

Il est parti, ô prince, en nous laissant de terribles prédictions. Or, depuis que l'âge a blanchi mes cheveux, je ne sache pas que jamais ses oracles aient été trompeurs.

CRÉON.

Je le sais aussi, moi ; et mon âme est troublée. Car il est dur de céder ; mais le sera-t-il moins quand ma résistance aura été punie par le malheur ?

LE CHŒUR.

Tu as besoin de bons conseils, ô Créon, fils de Ménécée.

CRÉON.

Que faut-il donc faire ? Parle, j'obéirai.

LE CHŒUR.

Va ; fais sortir la jeune fille de sa prison souterraine, puis élève un tombeau à celui qui gît sans sépulture.

CRÉON.

C'est bien là le conseil que tu donnes ? et tu m'engages à le suivre ?

LE CHŒUR.

Oui, prince, et au plus vite. La vengeance des dieux est rapide, elle surprend les coupables.

CRÉON.

Hélas ! il en coûte à mon cœur de changer ses desseins, mais on ne lutte pas contre la nécessité.

LE CHŒUR.

Pars donc, et fais toi-même ; ne confie ce soin à nul autre.

CRÉON.

J'y cours, sans tarder. Allez serviteurs, allez tous, présents et absents ; hâtez-vous ; la hache à la main, volez sur ces hauteurs. Et moi, puisque je m'y suis résolu, j'irai, et comme je l'ai enchaînée moi-même, moi-même je la délivrerai. Car je Crains bien que le meilleur parti ne soit de vivre en maintenant les lois établies.

LE CHŒUR.

Strophe premier. — Toi dont nous célébrons les noms divers, orgueil de la fille de Cadmus, enfant du dieu qui fait gronder le tonnerre ; toi qui couvres de ta puissance la glorieuse Italie, qui règues sur le golfe d'Éleusis, cher à Cérès et rendez-vous de la Grèce, Bacchus, ô toi qui habites la cité des bacchantes, Thèbes, sur les frais rivages de l'Ismène, dans les champs où furent semées les dents du dragon cruel !

Antistrophe première. — Pour toi s'élèvent les flammes et la fumée des sacrifices sur le rocher à la double cime, dans la montagne que parcourent à ta suite les nymphes de Coryce, et qu'arrosent les flots de Castalie. Sous tes pas, les flancs du mont Nysa tapissés de lierre et les collines que recouvre la vigne verdoyante font retentir l'immortel cri d'Évohé, lorsque tu viens visiter les rues de Thèbes.

Strophe seconde. — C'est la ville que vous chérissez entre toutes, toi et ta mère frappée jadis de la foudre. Maintenant qu'un fléau terrible s'attache à la cité populeuse, viens la défendre ; d'un pied rapide franchis les sommets du Parnasse ou le détroit retentissant.

Antistrophe seconde. — Toi qui diriges le chœur des astres à la flamme étincelante, et qui présides aux chants nocturnes, dieu toujours jeune, rejeton de Jupiter, parais avec les vierges de Naxos, les Thyades qui te suivent, et pleines d'un saint délire, toute la nuit, dans leurs danses célèbrent leur roi Bacchus.

LE MESSAGER.

O vous qui habitez près des palais de Cadmus et d'Amphion, il n'est pas un homme dont on puisse envier ou plaindre la condition avant sa mort. Car la fortune élève et abaisse tour à tour : heureux et malheureux sont soumis à ses lois, et nul ne saurait lire l'avenir dans le présent. Ainsi Créon me paraissait digne d'envie quand, sauveur de la terre de Cadmus, maître absolu du pays, il régnait sur sa noble postérité. Et maintenant, tout a disparu. Car celui qui a perdu le bonheur ne vit plus à mes yeux : c'est un cadavre animé. Entassez donc, si vous le voulez, dans vos demeures, d'immenses richesses, entourez-vous de l'appareil du pouvoir suprême ; si la joie vous manque, tout le reste alors est si peu de chose que je ne l'achèterais pas pour l'ombre de la fumée.

LE CHŒUR.

Quel nouveau malheur a frappé nos princes ? Que viens-tu nous annoncer ?

LE MESSAGER.

Ils sont morts ; et ceux qui survivent ont causé leur trépas.

LE CHŒUR.

Quel est le meurtrier ? Quelle est la victime ? Parle.

LE MESSAGER.

Hémon n'est plus. Une main amie l'a frappé.

LE CHŒUR.

Celle de son père ou la sienne ?

LE MESSENGER.

Il s'est frappé lui-même, furieux du meurtre ordonné par Créon.

LE CHŒUR.

O devin, tes prédictions, les voilà donc accomplies !

LE MESSENGER.

J'accompagnais le roi vers le sommet de la colline où gisait encore le cadavre de Polynice, abandonné sans pitié, à la voracité des chiens. Là, après avoir supplié la divine Hécate et Pluton de changer leur colère en une douce bienveillance, nous lavons pieusement le cadavre, puis, faisant, un bûcher débranches nouvellement coupées, nous brûlons de nos mains ce qui restait de lui ; et, après lui avoir élevé un tombeau avec la terre de la patrie, nous nous dirigeons, vers cette caverne creusée dans le roc, chambre nuptiale réservée par Pluton à la jeune fille. Mais, de loin, l'un de nous entend des gémissements distincts partis de ce sépulcre privé des honneurs funèbres. Il accourt, et, d'un signe, avertit Créon, notre maître. Celui-ci approche, et à chaque pas arrivent confusément à son oreille des cris déchirants. Alors d'une voix lamentable et entrecoupée de sanglots : Malheureux que je suis, s'écrie-t-il, mes prévisions se réaliseraient-elles ? De toutes les routes que j'ai parcourues, n'est-ce point celle qui me conduit au plus grand malheur ? C'est la voix de mon fils qui émeut mes entrailles. Allez, esclaves, hâtez-vous, courez au tombeau, écarterez la pierre qui en ferme l'entrée et, pénétrant à l'intérieur, voyez si c'est bien la voix d'Hémon qui me frappe, ou si je suis abusé par les dieux. » Obéissant aux ordres de notre maître anéanti, nous regarderons. Hélas ! au fond du sépulcre, nous voyons Antigone suspendue par le cou à un lacet formé de sa ceinture de lin. Penché sur elle, Hémon l'a tenait embrassée, pleurant la perte de sa fiancée, que la mort lui a ravie, et les rigueurs de son père, et ce déplorable hyménée. A sa vue, Créon pousse d'affreux gémissements : il entre, et

courant à son fils, d'une voie pleine : de sanglots, il l'appelle : « Malheureux, qu'as-tu fait ? quel était ton dessein ? Dans quel abîme de malheur t'es-tu précipité ? Sors, mon enfant, sors, je t'en prie. » Mais le jeune, homme, lançant sur son père un regard effaré, et le repoussant avec dédain sans lui répondre, tire son épée à deux tranchants. Créon l'évite en fuyant. A l'instant, tournant contre lui-même la colère qui l'anime, le malheureux Hémon se jette sur son épée et se l'enfonce dans le sein. Puis, par un dernier effort, il entoure la jeune fille de ses bras défaillants. Enfin, sa respiration devient haletante ; il pâlit et exhale son dernier souffle avec un flot de sang vermeil. Et maintenant, ils gisent sans vie, l'un près de l'autre, et leur hymen s'est accompli dans le sombre royaume de Pluton. Triste exemple, qui montre que l'imprudence est pour l'homme le plus grand de tous les maux.

LE CHŒUR.

Voici venir le roi lui-même. Il porte dans ses bras le gage certain de son infortune, et, s'il est permis de le dire, lui seul en est l'auteur : sa faute l'a perdu.

CRÉON.

Hélas ! insensé que j'étais ! funestes égarements qui ont donné la mort ! O Thébains, voyez, dans la même famille les meurtriers et les victimes. Oh ! malheureux, mes résolutions m'ont perdu ! O mon fils, jeune encore, sous les coups prématurés du destin, hélas ! hélas ! tu es mort, lu as été coupé dans ta fleur, C'est ma faute et non la tienne.

LE CHŒUR.

Hélas ! tu parais enfin, mais trop tard, reconnaître la justice.

CRÉON.

Hélas ! oui, j'ai appris à la connaître, infortuné ! oui, sur ma tête aujourd'hui s'est appesanti le bras vengeur de la divinité ; il m'a frappé, il m'a poussé dans des voies sanglantes Hélas ! ils ont renversé, ils ont foulé

aux pieds mon bonheur. Hélas ! hélas ! qu'ils sont vains les labeurs des mortels ! Hélas ! hélas ! ces maux, jamais on ne les imputera à un autre qu'à moi. C'est moi qui t'ai tué, malheureux ! oui, c'est moi, il n'est que trop vrai. Ah ! esclaves, emmenez-moi au plus vite, emmenez-moi loin : de ces lieux ; je suis anéanti.

LE CHŒUR.

Tu as raison ; c'est un profit, s'il en est dans le malheur, d'abrégé le plus possible les maux présents.

CRÉON.

Qu'il vienne, qu'il vienne, qu'il paraisse le dernier de mes jours, le terme tant désiré de mes tristes destins ; qu'il vienne, qu'il vienne, afin qu'un autre jour ne se lève pas pour moi.

LE CHŒUR.

Il viendra, mais pensons au présent. L'avenir est aux dieux ; ils y pourvoiront.

CRÉON.

Mais si je le demande, c'est que je le désire ardemment.

LE CHŒUR.

Ne fais plus de tels vœux. Il est impossible aux mortels d'échapper à leur destinée.

CRÉON.

Oh ! éloignez donc un homme inutile ! Éloignez-moi, moi, ô mon fils ! moi qui t'ai donné la mort sans le vouloir. Hélas ! malheureux, je ne sais de quel côté me tourner. Tout m'échappe, et voilà qu'une calamité insupportable est venue fondre sur ma tête.

LE CHŒUR.

La sagesse est sans contredit la première condition du bonheur. Il faut aussi respecter toujours le culte des dieux. De grands coups punissent les discours présomptueux, et apprennent aux superbes à être sages dans leur vieillesse.

1 « Le rôle du garde touche au comique par l'expression naïve de sa peur. Ce n'est pas celle des vieillards thébains, qui se cache sous la dignité du maintien et des discours ; celle-ci s'avoue avec une entière franchise. La répugnance de ce pauvre homme à remplir auprès de Créon une commission qu'il n'a pas choisie, et dont le sort l'a chargé, à son grand regret, ses lenteurs, ses détours pour reculer le plus qu'il peut la nouvelle qu'il apporte, tout cela est rendu sans déguisement, avec une vérité familière dont on trouverait peu d'exemples aussi frappants, même dans le théâtre grec. » (M. PATIN, *Études sur les tragiques grecs : Antigone.*)



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Antigone, tragédie de Sophocle traduite en français et représentée en grec par les élèves du petit séminaire d'Orléans (La Chapelle Saint-Mesmin), le 25 juillet 1869, à l'occasion de la troisième réunion générale des anciens élèves

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58519244>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes

informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr